

Paul AMARGIER

SUGER ET SON ABBATIALE
(Saint-Denis, 11 juin 1144)
OU DE L'ESTHETIQUE EN LITURGIE :
UNE THEOLOGIE DE LA LUMIERE.

Le concile de Latran II réuni à Rome en avril 1139 marque l'apogée de la puissance monastique, puisque ce sont trois hommes qui dominèrent l'assemblée de toute leur stature : Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, Bernard, abbé de Clairvaux et Suger, abbé de Saint-Denis.

Saint-Bernard a été très étudié, récemment encore à l'occasion du centenaire de Citeaux (1098), il était donc opportun de porter aussi notre regard du côté de Suger, abbé de Saint-Denis.

SUGER (1081-13 janvier 1151), né dans une famille de paysans aisés, était apparenté à la petite chevalerie de la plaine de France. Il avait un frère, Pierre, et une sœur, Emeline. Son père, Hélinand, probablement veuf, le donna à l'âge de dix ans à l'abbaye. Elevé comme oblat à l'école de l'Estrée, Suger eut pour compagnon pendant quelques mois le futur roi Louis VI. D'esprit extrêmement vif, il se familiarisa avec l'Écriture, les auteurs antiques comme Lucain, puis, ultérieurement, avec le Pseudo-Denys, auteur de *De Hierachia caelesti* qui, depuis le IX^e s., était confondu avec Denis d'Athènes, disciple de saint Paul, et avec l'évêque de Paris Denis martyrisé à la fin du III^e siècle. À l'âge de vingt ans, il fut admis à la profession monastique. Employé au classement des archives, il acquit rapidement une grande connaissance du vaste temporel de l'abbaye.

Jeune moine, il se fit apprécier en défendant avec éloquence devant le pape Pascal II, à La Charité-sur-Loire, en 1107, le privilège d'exemption de Saint-Denis contre les empiétements de l'évêque de Paris. Peu après il fut nommé prévôt de Berneval-en-Caux, puis, responsabilité plus importante, de Toury dans la Beauce. C'est à ce titre qu'il assista aux deux campagnes militaires de Louis VI contre le château de Puiset en 1111 et 1112. La confiance que lui accorde alors l'abbé Adam lui vaut d'accomplir diverses missions qui feront de lui un spécialiste des relations avec la papauté. Il se trouve justement en Italie

quand la communauté, sans en référer au roi, l'élit abbé à la mort d'Adam. Ordonné prêtre, il est intronisé le lendemain, 12 mars 1122. Il a alors quarante-deux ans.

Suger prend en main une abbaye dont le temporel a souffert d'une très mauvaise gestion. Pendant vingt ans il va s'employer à redresser la situation matérielle, tout en ramenant la communauté à une observance plus stricte de la règle de Saint-Benoît. Aiguillonné par saint Bernard, il procède à la réforme de la vie monastique en 1127, rétablissant la clôture, le silence et le jeûne. Cependant, ses obligations de fidèle du roi l'entraînent de plus en plus à fréquenter le palais. Il en profite pour resserrer les liens de son abbaye, nécropole royale, avec la monarchie, d'autant que Louis VI, comme comte de Vexin, est vassal de Saint-Denis. En 1124, Louis, partant pour Reims où il a décidé d'arrêter une invasion de l'empereur Henri V, vient lever l'étendard à Saint-Denis ; à cette occasion il déclare qu'il devrait prêter hommage à l'abbé, « mais qu'il ne le peut parce qu'il est roi ». Quand Louis VI meurt en 1137, Suger, qui était devenu l'un de ses plus proches conseillers, accède, comme mentor du jeune Louis VII, au pouvoir. Il ne parvient pas à dominer les intrigues du palais et sa première expérience de gouvernement (1137-1140) se solde par un échec. Il est alors âgé de près de soixante ans (voir Catholicisme, ^{notica} ~~not~~ de ^{par} Michal Bur).

Il s'éteindra 10 ans plus tard en l'octave de l'Épiphanie, à l'âge d'environ 70 ans et près de 30 ans d'abbatiate (13 janvier 1151) -

C'est durant cette décennie, 1140-1150, que Suger va ^{réédifier} ~~rétablir~~ ses œuvres : tout d'abord le geste de Louis VI, son ami, où pour la première fois la France est présentée comme une personne, à l'œuvre dans l'histoire, et devant qui, lorsqu'elle paraît, le monde fait silence. C'est un mot de Suger : « Alors le monde fait silence en sa présence ».

Mais, c'est surtout le mémoire en 2 parties de *Administration* et de *Consecratione* qui doit requérir notre attention.

Ayant par sa gestion récupéré les biens perdus ou mis en gage, réorganisé l'exploitation des domaines, planté de nouvelles vignes, réprimé le brigandage, discipliné les agents d'exécution, exigés de justes prestations des tenanciers et, par des lotissements à Saint-Denis, Carrières et Vaucresson, fixé l'excédent de population tandis que la foire du Lendit, objet de soins attentifs, attire dans le bourg abbatial et dans la plaine voisine un nombre toujours croissant de marchands, en juin – mois laissé vacant par les foires de Champagne –, Suger dresse à la demande de son chapitre, durant l'hiver 1144-1145, le

bilan de sa brillante administration dans un mémoire qu'il retouchera jusqu'en 1149, mémoire intitulé *De rebus in administratione sua gestis*, dans lequel l'abbé se félicite d'avoir pu non seulement relancer la vaste entreprise de production dont il est le gestionnaire, mais aussi d'être parvenu à dégager des surplus considérables qu'il peut légitimement investir, pour la plus grande gloire de Dieu et des saints martyrs, dans la reconstruction de leur église et l'enrichissement du trésor liturgique, sans préjudice des secours dus aux pauvres. Ce mémoire en deux parties décrit, dans la seconde, les différentes phases de cette reconstruction et de cet enrichissement.

C'est sur la *secunda pars*, intitulée *De consecratione*, que doit maintenant porter l'essentiel de notre propos.

Auparavant je voudrais donner la parole à la partie adverse dont la conception est, nous le savons, antithétique - face à celle tenue par l'abbé Suger.

C'est au moine cistercien ^{Ælred} ~~Ælred~~, abbé de Rievaulx, que j'ai recours pour présenter la conception qui s'oppose à celle de Suger. ^{Ælred} ~~Ælred~~ de Rievaulx, 1110-(+ 11-1-1167), miroir de la ~~Charité~~ :

« Pourquoi, dans les cloîtres des moines, ces grues et ces lièvres, ces daims et ces cerfs, ces pies et ces corbeaux ? Ce ne sont pas les instruments des ~~Antoines~~ et des ~~Macaires~~, mais de vains divertissements. Tout cela n'est pas conforme à la pauvreté monastique et ne sert qu'à repâître les yeux de la curiosité.

Si quelqu'un, préférant la pauvreté du Christ à tous les plaisirs des yeux à voulu se tenir dans les limites du nécessaire et si, au lieu de ces édifices, aux dimensions vaines superflues, il a choisi ces modestes constructions de pauvres religieux ; si, lorsqu'il entre dans un oratoire fait de pierres grossières, il n'y trouve ni sculptures, ni peintures, ni tapis sur un pavé de marbre, ni murs ornés de pourpre, dénués de scènes ^{héroïques} et de batailles, ni même de sentences des saintes Ecritures, si l'éclat des lumières avec la splendeur des métaux ne l'éblouit pas, si au contraire tout ce qu'il voit lui paraît pauvre et qu'il s'en attriste, c'est alors qu'il n'a pas compris les paroles et l'exemple de Jésus doux et humble de cœur, ni l'enseignement de l'Apôtre qui nous invite à contempler "non les choses visibles, mais les invisibles, les choses visibles sont passagères, alors qu'éternelles sont les invisibles" (R, I-20) » ~~Rousiers~~.

Rousiers

Réponse de Suger :

« Que chacun suive sa propre opinion. Pour moi, je le déclare, ce qui m'a paru juste avant tout, c'est que tout ce qu'il y a de plus précieux doit servir d'abord à la célébration de la sainte Eucharistie.

Si, selon la parole de Dieu, selon l'ordonnance des prophètes. Les coupes d'or, les fioles d'or, les petits mortiers d'or devaient servir à recueillir le sang des boucs, des veaux ou d'une génisse fauve, combien davantage, pour recevoir le sang de Jésus-Christ, convient-il de disposer les vases d'or, les pierres précieuses et tout ce que l'on tient pour précieux dans la création.

Ceux qui nous critiquant objectent qu'il suffit, pour cette célébration, d'une âme sainte, d'un esprit pur, d'une intention de foi. Je l'admets, c'est bien cela qui importe avant tout. Mais j'affirme aussi que l'on doit servir par les ornements extérieurs des vases sacrés et plus qu'en toute autre chose célébrer le saint sacrifice en toute pureté intérieure ainsi qu'en toute noblesse extérieure ».

Ce sont là deux conceptions qui s'affrontent, l'une – traditionnelle – issue de l'esprit du monarchisme bénédictin classique, tel qu'il a été vécu durant plus d'un demi-millénaire (depuis le pape Grégoire le Grand, pape de l'an 600) et dont Cluny, Saint Denis sont les plus remarquables représentant avec un idéal de *Laus perpetua*. ^{De faste} ~~De faste~~ aussi, dans le culte divin.

Et l'autre conception, en 1140, toute récente, engendrée par le courant venu du *Novum monasterium* (Cîteaux). Il s'agit bien d'une conception nouvelle de la vie monastique, qui se veut intégralement bénédictine mais qui, en fait, innove – jusque dans l'habit : « moines blancs ! »

Suger, lui, demeure dans la lignée de la tradition des moines noirs dont-il se veut l'héritier, lorsque dès les années 1130, il décide de rénover l'édifice de son abbatale.

En effet, écrit-il, « les jours de fête, la basilique était si pleine que de tous côtés refluaient le trop plein des foules. Non seulement ceux qui voulaient entrer n'entraient pas, mais ceux qui étaient entrés se trouvaient refoulés par les précédents et obligés de sortir.

On pouvait voir parfois, chose étonnante, une telle poussée en arrière, opposée à ceux qui allaient de l'avant, pour vénérer et baiser les saintes reliques, que personne – parmi ces milliers de gens – ne pouvait bouger un pied, tant ils étaient tassés les uns sur les autres. On ne pouvait rien faire d'autre que rester figé comme une statue de marbre. Seule

ressource : pousser des hurlements... Plus d'une fois les moines qui montraient à la foule le reliquaire des instruments de la passion du sauveur, dépassés par les événements, n'ayant pas d'autre issue, s'enfuirent, avec le reliquaire, par les fenêtres ».

En conséquence, Suger décida l'agrandissement de l'édifice. Il rencontra pour ce faire architectes, charpentiers, sculpteurs, graveurs, fondeurs, menuisiers, orfèvres, qui tous se mirent à la tâche avec ferveur, tant Suger était un meneur d'hommes.

Lui-même se mit en quête des matériaux les plus précieux. Il fit venir de Rome des colonnes de marbres prélevées sur d'antiques monuments. Il repéra proche de Pontoise une carrière où la population des environs vint, bénévolement, travailler pour l'amour de Dieu. Dans les forêts, ces forêts où saint Bernard conseillait à Henri Murbach de prendre les chênes et les hêtres comme maîtres de perfection, Suger, lui allait marquant les arbres qu'il jugeait les meilleurs pour servir son entreprise, en particulier destinés aux splendides portes du temple saint. Écoutons-le : « Il s'agissait de trouver des poutres. Consultés, les spécialistes parisiens avaient répondu comme nos propres charpentiers qu'à leur avis on n'en trouverait jamais. En effet, dans la région, nos forêts en manquaient. Il faudrait en faire venir du pays d'Auxerre. Je me levai donc de ^{bon} matin ; accompagné des maîtres charpentiers et munis des mesures des poutres, nous nous hâtions vers la forêt qu'on appelle Yvelines ».

Où l'on voit à quel point Suger est un homme de terrain.

C'est très exactement en 1137 que Suger s'attaqua à la réorganisation du narthex de la basilique pour lui donner la forme et les dimensions qui sont les siennes aujourd'hui.

Charlemagne y avait fait faire en dehors un gros portique fort maffif et fort obfcur, qui cachoit le portail, et rendoit l'entrée de l'Eglise auffi défagréable, qu'elle étoit peu commode. L'intention de ce Prince avait été bonne, Pépin fon père s'était fait enterrer en cet endroit, non pas couché fur le dos comme font tous les morts, mais prosterné la face contre terre, afin, difoit que par cette pofture humiliante, il pût faire à Dieu à la porte de fon Eglife une amende honorable continuelle pour les excès commis par Charles Martel son père ; et charlemagne ne pouvant fouffrir que fon père fût enterré hors de l'Eglife, avait fait faire ce gros portique fur fon tombeau, qui par fe moyen se trouvait comme dans l'Eglife. Suger qui étoit tout-puiffant en Cour, fit abattre, avec la permiffion du Roy, ce portique fit tranfporter le tombeau du Roy Pépin en un autre endroit, et s'appliqua à élever un portail digne de la magnificence de l'Eglife qu'il méritoit. Il confiftoit alors en

deux grosses tours fort basses, et presque ruinées, et une seule porte pour entrer dans l'Église. Il donna une plus grande face à ce bâtiment, y fit trois grandes portes magnifiques, éleva les tours à une juste hauteur, les accompagnants de parapets, pour servir également et de défense en temps de guerre, et d'ornement durant la paix. Pour les battants des portes, il les fit faire d'un bronze doré très riche et très précieux ; et dessus en différents cartouches de demi-relief l'histoire de la Passion, de la résurrection, et de l'Ascension de Jésus-Christ, avec plusieurs belles inscriptions. L'or y brillait de tous côtés. Suger avoue que cet ouvrage lui coûta beaucoup. Il ne s'oublia pas non plus dans cette occasion. On le voit au-dessus de la grande porte dans une posture de suppliant aux pieds de Jésus-Christ, avec ces deux vers écrits en gros caractère d'or :

Suscipe vota tui iudex diserte Suger,

Inter oves propitias fac me clementer haberi.

Pour donner plus d'espace à l'Église, il ajouta deux aîles, l'une à droite, l'autre à gauche vis-à-vis des deux portes collatérales, et les enrichit de plusieurs chapelles. Alors il invita tous ses amis à venir faire la Dédicace de cette nouvelle Église dont la dédicace eut lieu le 9 juin 1140.

Derechef, sur cette lancée Suger entreprit le grand œuvre de la nef qui devait durer 4 années. Jusqu'au 11 juin 1144 (date de la consécration).

N'ayant pas reçu de formation technique en architecture, Suger n'a pu être le maître d'œuvre de cette construction gothique, mais c'est lui qui en est sans aucun doute l'inspirateur. C'est lui qui a opté pour ce style résolument moderne, car il a intuitionné à quel point l'utilisation systématique des arcs brisés et de la croisée d'ogives permettrait d'élever très haut les structures et d'évider les murs afin de laisser pénétrer la lumière.

Lumière, mot-clé quand l'on veut évoquer l'œuvre de Suger. Du pseudo Denys, devenu patron mythique du monastère, Suger avait reçu, ayant médité les œuvres du corpus dionysien, une théologie où du père des Lumières émane un rayon illuminateur qui donne forme et beauté à toute créature et permet à l'âme de s'élever de reflet en reflet (les hiérarchies) jusqu'au divin.

Dans le texte d'^{Eiread}~~Arced~~ de Rievaulx que nous lisons il y a un instant, le cistercien se référait à une dialectique paulinienne du visible et de l'invisible. Ici, cette même dialectique s'appuie sur le fait que c'est du visible que nous devons être conduit aux réalités de l'invisible.

De façon privilégiée, pense Suger, l'art du maître verrier travaillant une matière translucide, conductrice des rayons célestes lumineux, sera plus qu'aucun autre à même à nous mettre sur la voie d'une mystique de la lumière.

De même, à sa façon l'art du joaillier, lui qui utilise l'éclat des pierres précieuses pour les faire rutiler sous les ricochets des faisceaux lumineux.

Il est incontestable que Suger est littéralement fasciné par l'éclat des pierres précieuses. Fascination qui apparaît, manifeste, dans le passage où il décrit le calice en Sardonix (gemme hellénistique d'un seul morceau, remonté dans une sertissure byzantine). « Dans sa masse unie, écrit-il, le rouge de la sardoine contraste avec la couleur sombre de l'onix, par tant de moirures que l'on croit voir l'une des deux pierres luttant pour empiéter sur la nature de l'autre » (De Admin., XXXIV-A).

Il est, chez lui, une véritable impulsion sensorielle vis-à-vis des pierres précieuses [le mot *gemmis* revient une bonne douzaine de fois sous son calame ; chaque fois avec ravissement ; il s'agit d'une vraie jouissance].

D'ailleurs, toujours dans le De Admin. (XXXIII), il rend compte de cette extase indéfinissable qui le saisit : « Quand il advenait que la splendide variété chromatique des pierres précieuses m'arrachait aux soucis extérieurs, il me semblait être projeté dans quelque région étrangère à la terre, à mi-chemin entre la boue de l'existence terrestre et le pur éther et devenir capable, avec l'aide de Dieu, [de m'élever jusqu'à lui] ». L'or, les gemmes, les pierres précieuses, en cristal, sont la condensation des splendeurs de la lumière révélée dans la création. Elles doivent être mises au service du mystère rédempteur.

Il a fait graver sur un calice (celui de Paris-Louvre) « Nous devons faire nos offrandes à Dieu *dans l'or et les gemmes* » ; on pense à la formule in hymnis et canticis... (ἕρκ. ὁ. ὁ. 19) .

Ailleurs il écrit : « Tandis que, par faiblesse et pusillanimité, je m'étais proposé de dresser devant l'autel un retable d'or, mais de dimension médiocre, les saints martyrs eux-mêmes nous procuraient inopinément beaucoup d'or et de pierres parmi les plus précieuses, telles qu'on aurait peine à en trouver mêmes chez les rois. Comme si ces saints martyrs désiraient nous dire de leur propre bouche : "que tu le veuilles ou non, nous voulons ce qu'il y a de mieux" ».

Comment ne serait pas close, après un tel argument, venu d'en haut, la bouche de ceux qui oseraient formuler quelque objection.

« Ces pierres précieuses, poursuit Suger, mais aussi quantité d'autres gemmes et perles, somptueusement nous permirent de parer un ornement si saint.

Je me souviens d'avoir employé 80 marcs, si ma mémoire est bonne, d'or pur raffiné. Nous avons pu faire achever en 2 ans à peine par des orfèvres lorrains le piédestal orné de quatre évangélistes et la colonne sur laquelle est érigée l'image sainte, émaillée par un travail d'une délicatesse extrême et l'histoire du sauveur inscrite là, avec les figures allégoriques de l'ancienne loi dessinées, avec la mort du Seigneur, sur le chapiteau inférieur ».

Nous sommes aux antipodes de la conception cistercienne, illustrée par le pamphlet de saint Bernard, en 1122 (l'Apologia) où sur le ton de la satire Bernard attaque la façon de voir, « bénédictine », de l'art sacré, telle que le professe Cluny et qu'entend aussi illustrer Suger, à Saint-Denis. Cette dernière réalisation, venant vingt ans après l'Apologia, fait figure de réponse aux attaques de l'abbé de Clairvaux.

La consécration du chevet eut donc lieu le 11 juin 1144, c'était un dimanche, fête de l'Apôtre saint Barnabé.

Dès la veille le Roy se rendit à saint Denis, avec la Reine son épouse la Reine mère, grand nombre de prélats et de Seigneurs François et étrangers, suivis d'une prodigieuse affluence de peuple. Suger avoit fait dresser au haut de la Nef, proche de la porte du Chœur, un retable magnifique, où par son ordre on avoit apporté tous les corps des Saints qui étoient auparavant dispersés en différentes Chapelles de l'Eglise : les Reliques les plus précieuses du Trésor y furent aussi déposées sous un dais fort riche, et les ornements les plus somptueux furent employés à la décoration de cette Chapelle passagère. Ce fut là que dès le soir du samedi on commença à chanter solennellement les matines, qui furent continuées fort avant dans la nuit. Dès le grand matin du jour suivant, les Prélats, revêtus de leurs habits Pontificaux, vinrent faire l'Eau bénite qui devoit servir à la Dédicace de la nouvelle Eglise. Ensuite on fit la Procession tant au dehors qu'au dedans dans ce nouveau bâtiment pour commencer à le purifier par cette Eau lustrale. Le Roy, dans une posture modeste et édifiante, suivait la Procession : on ne l'auroit pas pris alors pour ce foudre de guerre, qui venoit de causer tant de ravages dans les Etats du Comté de Champagne, dévaster tant de Villes, brûler tant d'Eglises, répandre tant de sang ; l'esprit de pénitence paraissoit sur son visage et dans toute sa contenance.

Le principal ouvrage de Suger, et le plus digne de sa piété et de sa générosité, étoit une grande Chapelle, qu'il avoit fait bâtir fut l'ancien caveau où étoit le tombeau de saint Denis et de ses Compagnons. Elle devait servir à mettre à l'avenir ces précieuses Reliques : c'est pourquoi il y avoit fait faire un tombeau des plus riches et des plus somptueux, et un Autel tout proche, dédié à ces saints Martyrs. Lors donc qu'on eut achevé la cérémonie de la purification du nouveau bâtiment, on descendit dans l'ancienne sépulture des Martyrs, qu'on avoit ouverte par devant pour en tirer les Corps, et en faire la translation. Là les Evêques, le Roy, et tous ceux qui l'accompagnoient, se prosternèrent, frappés d'une sainte frayeur à la vue de ces précieuses dépouilles, qui avoient fait tant de miracles et de prodiges depuis huit ou neuf cents ans. Elles étoient encore dans de petites Châffes d'argent en forme de cercueil, que le Roy Dagobert avoit fait faire exprès lorsqu'il bâtit l'Eglise, et fit la première translation de ces Corps saints. Un Archevêque les tiroit du tombeau, et les donnoit aux Prélats qui étoient les plus proches. Le Roy, au milieu d'eux, reçut la Châffe de saint Denis avec beaucoup de respect ; et marchant le premier, on commença la Procession autour des Cloîtres au son des voix et des instrumens, qui faisoient retentir de toutes parts des hymnes à l'honneur des saints Martyrs. En même temps d'autres Evêques, et les principaux Seigneurs de la Cour chargèrent sur leur épaules toutes les autres Reliques qui étoient exposées dans l'Eglise, et vinrent à la rencontre du Roy, comme pour faire honneur à saint Denis : tous ensemble continuèrent la Procession, qui étant rentrée dans l'Eglise, on déposa toutes les Reliques sur l'ancien Autel de saint Denis, et on monta au nouveau que Suger avoit préparé devant le tombeau qu'il venoit de faire construire, pour y mettre les Corps des saints Patrons de son Eglise. Rien n'étoit plus magnifique que cette Chapelle. Le marbre, le porphyre, l'or et l'azur y brilloient de tous côtés : mais le tombeau qui étoit dans la chapelle l'emportoit encore en magnificence, quoiqu'il fût entouré de tableaux de cuivre et de bronze doré, où le martyr et les principales actions du Saint étoient représentées en bas-relief, il y avoit pourtant une ouverture à un des bouts, par laquelle on pouvoit voir le dedans du sepulcre. C'est au-devant de cette ouverture que Suger avoit fait mettre un retable d'or, pesant quarante-deux marcs, tout couvert de saphirs, de rubis, d'hyacinthes, d'émeraudes, de topazes, et d'autres pierres précieuses, qui étoient autant de présents des Rois, des Princes, des Evêques et d'autres personnes de qualité ; dans la suite il en augmenta la richesse par une plus grande quantité de pierreries qu'il acheta ; car on lui en apportoit de tous côtés, et les Moines de ces lieux lui

en vendirent une seule fois pour quatre à cinq cents livres, ce qui faisoit alors une somme très considérable.

Comme cet Autel et ce tombeau n'avoient pas encore été consacrez, Samfon Archevêque de Reims en fit la cérémonie, à la prière de l'Abbé Suger. En même temps les autres Evêques dédièrent tous les autres Autels de nouvelle structure au nombre de vingt.

Ce chef d'œuvre architectural ainsi couronné allait donner une impulsion décisive au nouvel art, celui dont témoignera dans le domaine royal et alentour la couronne des cathédrales qui sont encore de nos jours la plus belle parure du Nord de la France.

Vingt ans plus tard, en 1163, Maurice de Sully, évêque de Paris, fera poser par le pape Alexandre III la première pierre de Notre Dame.

Saint Denis/Notre Dame, *mano a mano* révélateur d'une lutte des pouvoirs : pouvoirs monastiques d'un côté, pouvoir épiscopal de l'autre ; mais qui tous deux – comme à Chartres ou encore à Sens – entendent être l'expression d'une théologie, qui voit dans la lumière, la mesure et le nombre, les attributs essentiels du mystère divin.

A Saint Denis une inscription composée par Suger rappelle la mémorable dédicace, en ces termes : « une fois le nouveau chevet relié à la façade l'église resplendit de clarté dans sa partie médiane car resplendit ce qui splendidement sert de coupole ~~des foyers~~ ^{entre} splendides et – traversé de lumière – resplendit de beauté ce ^{monument} ~~mouvement~~ agrandi sous mon abbatiat ».

Claret enim claris quod clare concopulatur, ce sont là des ^{spiritualisations} poétiques intraduisibles qui entendent donner une approximation littéraire de la beauté intérieure dématérialisées que confère le rayon lumineux triomphant (sans obstacle), capté, magnifié par le vitrail.

Cette *lux nova* ^{sortie} dans le maillage des vitraux de Saint Denis, c'est la lumière du Christ qui se communique, de point en point, de corps en corps source d'une dilatation de l'âme.

Ici la théologie de Denys le pseudo-Aréopagite trouve son inscription architecturale la mieux venue. Elle offre un cadre de pensée à une conception esthétique de la liturgie, désormais pourra se dérouler en ce lieu la somptuosité des *missarum solemnia*. Une métaphysique de la lumière vient sous-tendre une théologie du mystère en pleine lumière et commander l'élaboration d'une esthétique qui doit s'épanouir en liturgie d'illumination.

Une autre inscription due à Suger dégage cette leçon :